

LE SEXE DE L'HYSTÉRIQUE

Nicolle Kress-Rosen

Le sexe de l'hystérique, cela peut s'entendre de deux manières. La première peut paraître caduque aujourd'hui, car elle concerne la question quel est le sexe de l'hystérique ? Est-ce un homme ou une femme ? Or c'est une question qu'on ne se pose plus guère depuis Charcot et Freud, mais qui, jusque là, et ce n'est pas tellement loin, a toujours reçu de l'histoire la même réponse: c'est une femme. Nous pouvons certes considérer que tout cela, c'est dépassé, et que maintenant que nous tenons la vérité, il n'y a plus lieu de s'en inquiéter. Mais ce serait d'abord avoir de la vérité une conception discutable, et surtout faire bon marché de deux réalités, elles, indiscutables : que, du XXe siècle avant Jésus-Christ à la fin du XIXe après lui, l'hystérie a été sans la moindre hésitation exclusivement féminine, et que, depuis cette fin du XIXe à nos jours, il n'y a que les spécialistes qui sachent qu'il y a des hommes hystériques. Pour le commun des mortels, hystérique, cela continue de s'accorder au féminin.

Alors que penser de ce préjugé ? On peut évidemment l'ignorer, en tant que préjugé. On peut aussi, et c'est ce que je ferai, s'interroger sur sa persistance et sur ce qu'elle peut indiquer précisément du rapport de l'hystérie au féminin.

Quant à la deuxième manière d'entendre ce titre, elle concerne la sexualité de l'hystérique, son rapport au sexe, ce qui renvoie au rapport entre les sexes. Il est évident que ce deuxième point est étroitement lié au premier, et qu'il y a de l'artifice à l'en séparer. Néanmoins il ne me paraît pouvoir être abordé que comme une conséquence, donc une fois la première question élucidée.

Nous savons donc comment, depuis la plus haute antiquité, l'histoire a lié l'hystérie à la femme, et plus précisément au corps de la femme. Et tant que cette affection conservera ce nom, - ce que les derniers développements de la psychiatrie permettent de mettre en doute, celui-ci continuera de rappeler par son étymologie le mythe, précisé par Hippocrate, de l'utérus vorace et migrateur, sans cesse en quête d'un peu de sperme. Ce que l'on peut noter avec intérêt, c'est que ce mythe, tout ahurissant qu'il soit au regard de la science, a continué de prévaloir, sous une forme certes de plus en plus édulcorée, jusqu'à la fin du XIXe siècle, et cela malgré les progrès de l'observation scientifique. Que l'on ait en effet, à partir d'un moment, remplacé l'utérus par les humeurs qui en venaient, parce que, tout de même, la migration de l'organe lui-même devenait impossible à soutenir, on voit bien que cela ne change pas grand chose au mythe lui-même.

Il y a également ce point généralement méconnu, et que Diane Chauvelot nous a évoqué hier, c'est que l'on avait observé de façon très précoce, dès le début du II^e siècle PC, qu'il y avait de l'hystérie masculine, donc de quoi remettre largement la théorie utérine en question, mais que, malgré une reprise de l'observation à la Renaissance, celle-ci était restée complètement lettre morte. On peut évidemment mettre cette résistance à accepter la nouveauté au compte de l'obscurantisme de ces temps, dont il faut bien dire qu'ils n'acceptaient pas facilement de se laisser éclairer, mais on constate que même au siècle dit des Lumières, un Sydenham, par exemple, ne fera que traduire en termes plus acceptables par la raison le préjugé que ce sont les femmes qui sont hystériques, du fait de la sensibilité et de l'irritabilité particulière de leurs fibres nerveuses.

Il semble donc que ce préjugé repose sur quelque chose de bien puissant pour que ni l'observation ni les progrès de l'esprit scientifique ne soient parvenus à le déloger, quelque chose qui se présente comme un savoir qui résiste à la science.

Pour ce qui concerne la suite de l'histoire, c'est généralement là que l'on dit avec soulagement : « Enfin Charcot vint... », ou « Enfin Freud vint... », parce que, grâce à eux, les choses auraient enfin été vues avec l'objectivité souhaitable. L'hystérie ne serait donc plus une maladie de la féminité, mais une névrose, qui affecte les deux sexes.

Or il convient de regarder les choses de plus près. Il est tout à fait exact, certes, que Charcot a affirmé avec force l'existence de l'hystérie masculine, et qu'il en a présenté de nombreux cas, ne faisant d'ailleurs en cela que reprendre une question à l'ordre du jour, puisque, entre 1875 et 1880, il avait paru cinq dissertations de médecine sur ce sujet, et qu'en Amérique, c'était l'époque où le débat autour du *Railway-spine* battait son plein. On peut remarquer cependant que tous les cas d'hystérie masculine présentés par Charcot sont très particuliers, en ce qu'ils se rapportent tous à des hommes qui, à la suite d'un accident grave, ont présenté des troubles qu'il reconnaît comme hystériques, mais qui les situent pourtant dans une classe très circonscrite de la maladie.

Quant à Freud, dont on sait ce qu'il a appris de Charcot, si l'on relève tous les endroits de son œuvre où il est question d'hystérie masculine, on a la surprise de constater que non seulement ces références sont très peu nombreuses, mais qu'il s'agit pour la plupart de renvois aux travaux de Charcot et que, pour l'essentiel, elles se situent avant 1905, le plus souvent même entre 1892 et 1896. Elles ne nous apprennent d'ailleurs rien sur la question, si ce n'est qu'il étend à ces hystéries, comme aux autres, la théorie de l'origine sexuelle des névroses, sous la forme qu'elle avait dans ces premières années d'élaboration. Il n'y a peut-être que cette petite phrase qui mérite d'être relevée dans les *Trois Essais*, et qu'il reprend de Mœbius : « Nous sommes tous des hystériques », et qui, au-delà de la résonance militante qui évoque le fameux « Nous sommes tous des juifs allemands » de mai 68, n'est pas sans poser des questions importantes que nous reprendrons par la suite.

Il n'en reste pas moins que Freud ne propose nulle part d'exposé clinique sur l'hystérie masculine, le cas restant à tout jamais celui de Dora, dont, comme on le verra, il n'est pas du tout indifférent qu'elle soit femme.

Et puis, il y a cet énoncé, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, où il dit : « Il est certain qu'il y a une affinité sélective entre l'hystérie et la féminité, comme entre la névrose obsessionnelle et la masculinité ». C'est que, depuis les années 90, et depuis Dora, Freud a avancé dans une direction qui l'a conduit, à partir des années 20 surtout, à reconsidérer sa théorie des névroses du point de vue qu'il y a, non pas un seul sexe, mais deux, *Inhibition, symptôme et angoisse* étant un exemple des conséquences de cette réflexion.

Alors, à partir de ces quelques considérations, il est possible d'adopter deux attitudes, la première étant de juger la question sans intérêt, puisque l'expérience confirme que l'hystérie peut être féminine et masculine. On peut constater que c'est l'option prise par exemple par le *Manuel* d'Henri Ey, qui n'évoque pas la question en tant que telle, et utilise toujours, pour parler de l'hystérique, le *il* indifférencié.

L'autre attitude possible est de continuer à s'interroger sur les raisons de cette « affinité sélective », dont parle Freud, et qu'il serait aussi partial de méconnaître que d'avoir méconnu pendant des siècles l'hystérie chez l'homme. Il me semble par ailleurs impossible de résoudre la question en faisant appel à la notion de « sujet parlant », qui ne ferait que la contourner sans tenir compte d'un point essentiel et dont on rencontre sans cesse les effets dans la clinique, à savoir ce que Freud appelait les « quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » et qu'on pourrait aussi nommer le réel, auquel le sujet parlant a à faire.

C'est pourquoi je voudrais reprendre le mythe de l'utérus migrateur, né dans la nuit des temps, parce qu'il me paraît une introduction tout à fait adéquate à la question des rapports de l'hystérie et de la féminité, que je développerai ensuite à partir de Dora.

Cette théorie a souvent été comparée aux mythes amérindiens de « vagin denté », sans doute à cause de l'appétit supposé aux organes féminins dans les deux cas. Mais cette comparaison me paraît très approximative et faire manquer ce qu'il y a de spécifique dans le mythe hippocratique. En effet, elle méconnaît que l'utérus n'est pas à proprement parler un organe sexuel, du moins pas celui auquel l'homme a à faire. C'est en fait essentiellement la *matrice*, c'est-à-dire l'organe à l'intérieur duquel se déroule la gestation de l'enfant, et qui donc fait de la femme une mère.

Est-ce donc à la recherche de la satisfaction sexuelle que l'utérus est censé se porter au cours de ses pérégrinations, lorsqu'il se met en quête du sperme qui lui fait défaut, ou est-ce, plus logiquement, à la recherche de la matière qui va lui permettre de se remplir? On peut d'autant plus se le demander que c'est autour du thème de « ce qui manque » que se développe le mythe, même lorsqu'il prend la forme inverse du « en trop ». Car c'est toujours parce qu'il n'y a pas assez, ou pas du tout, de « sperme masculin » que cet organe part en chasse, ou alors, corrélativement, parce qu'il y a en trop de ce qu'on appelle « sperme féminin », c'est-à-dire un sperme inadéquat.

Ce rapport, ou plutôt cette confusion, entre la satisfaction sexuelle et la grossesse, c'est quelque chose que l'on peut d'ailleurs observer chez le Freud des débuts, celui pour lequel, comme pour les médecins de son temps, une névrose féminine se soignait par de « bons » rapports sexuels, et donc pour qui le coït interrompu et l'abstinence étaient les causes de presque tous les maux. Il rapporte en effet à l'appui de cette thèse le cas de certaine femme qui aurait vu disparaître ses troubles psychiques pendant sa grossesse, parce que, déduit-il, pendant cette période il n'y avait plus de précautions à prendre pendant l'acte sexuel, puisque le mal était déjà fait, et donc qu'elle pouvait atteindre la satisfaction. Il ne lui vient pas à l'idée que c'est l'autre facteur, à savoir la grossesse, qui a pu assurer la sédation des symptômes, sans doute parce qu'il n'en est même pas encore à se poser la question de ce que veut une femme. On peut d'ailleurs reconnaître dans sa théorie des névroses actuelles, à laquelle il n'a en fait jamais complètement renoncé, une autre forme du mythe, à savoir que c'est la privation de satisfaction qui provoque la souffrance psychique.

Le deuxième point que je voudrais relever dans le mythe d'Hippocrate, c'est qu'il s'agit

de l'organe réel. On peut dire que c'est parce qu'il y a dans le corps des femmes un tel organe qu'elles peuvent devenir hystériques. Cet organe qui a donc la particularité de pouvoir être plein ou vide, et qui, pour être « satisfait » a besoin de se remplir.

Or que fait-il lorsqu'il lui manque ce fameux sperme masculin, eh bien il part à sa recherche et s'attaque à tout sur son passage, provoquant les dégâts somatiques que l'on connaît, et le risque le plus grand, celui contre lequel luttent toutes les médications de l'Antiquité, c'est qu'il n'arrive au cerveau, et que, confondant la matière blanchâtre dont il est fait avec le sperme qu'il recherche, il ne se mette à le dévorer.

Évidemment, on peut prendre tout cela pour une fable un peu simplette sur la nécessité hygiénique des rapports sexuels ou sur le caractère insatiable des appétits sexuels féminins. Mais on peut aussi y entendre autre chose, puisque ce à quoi finalement l'utérus va s'attaquer, faute de sperme, ce sera un ersatz, qui fera l'affaire simplement par une analogie formelle.

Ce qui est donc dit, c'est qu'une femme devient hystérique parce qu'elle, ou plutôt parce que son utérus ne trouve qu'un ersatz à ce qui lui manque. Ce qui n'est pas sans rendre un son familier, depuis que Freud a introduit précisément l'ersatz, le substitut, comme élément fondateur de la vie libidinale des femmes, et dont l'équation phallus-enfant n'est qu'un modèle entre autres, quoique un des plus courants.

Évidemment l'hystérie masculine n'était pas facile à intégrer à cet ensemble. Et il est de fait que les théories avancées ne pouvaient dans ce cas qu'être analogiques et symétriques, comme la rétention de sperme en cas d'abstinence. Or c'est une théorie qui, comme on l'a vu, n'a pas marché, au sens du marketing, car elle ne correspondait à rien d'aussi spontanément évident que la théorie féminine correspondante, à rien qui touchât à une vérité inconsciente.

La difficulté tenait sans doute à ce que l'on ne pouvait pas parler d'une migration utérine chez un homme, parce que tout le monde sait qu'un homme, ça n'a pas d'utérus. Tout le monde, sauf évidemment les hommes hystériques, à ceci près qu'ils ignorent qu'ils ne le savent pas. Or l'hystérie masculine, c'est précisément quelque chose qui a tout autant voir avec le féminin, dans le sens que j'essaie d'approcher, et cela, ce n'est évidemment qu'après Freud qu'on peut le dire, même si lui-même ne l'a pas formulé.

Je vais donc essayer de cerner ce qu'il en est de cette « affinité sélective » entre l'hystérie et le féminin, et pour cela, je vais repasser par le cas de Dora.

Ce que je souhaite relever dans cette observation, dont il est toujours nécessaire de rappeler qu'elle est très précoce dans l'œuvre de Freud, ce sont les points sur lesquels a porté sa méconnaissance.

Freud y fait en effet état d'un certain nombre de préjugés, ceux-là même que sa théorisation permettra par la suite de dissiper, en particulier en ce qui concerne le rapport entre les sexes. Il est évident en effet, à la manière dont il mène cette analyse, et surtout dont il est mené par elle, qu'il existe pour lui implicitement un rapport « naturel » entre l'homme et la femme, rapport de complémentarité auquel seule la maladie peut venir faire obstacle. D'où son étonnement que le contact physique de Monsieur K. n'ait pas suscité chez Dora une réponse adéquate, car « il y avait bien là de quoi provoquer chez une jeune fille de quatorze ans, qui n'avait encore été approchée par aucun homme, une sensation nette d'excitation sexuelle ». Donc lorsque un homme touche une femme, celle-ci devrait aussitôt en ressentir une excitation génitale, et si ce n'est pas le cas, et surtout si, comme chez Dora, c'est du dégoût qui apparaît, c'est qu'elle est malade.

Cela va de pair avec ce que j'ai déjà évoqué de sa théorie de l'origine sexuelle des névroses, au sens qu'elle prend dans ces premières années d'élaboration, à savoir l'utilité quasi hygiénique, pour le bon fonctionnement des psychismes, de la satisfaction sexuelle. Cette évidence qu'un homme et une femme sont faits pour se rencontrer apparaît aussi pour lui dans ce qu'il relève des relations familiales de Dora, la fille étant, comme il est naturel selon la complémentarité des sexes, attachée à son père, et le fils à sa mère. « C'est l'attraction sexuelle habituelle qui a rapproché le père de la fille et d'autre part la mère du fils »

A cela s'ajoute à l'évidence le grain de sel personnel de Freud, en ce qui concerne Monsieur K. Il trouve en effet que cet homme est un objet très adéquat, tout à fait désirable, - pour Dora, bien sûr, - et s'étonne donc qu'elle le repousse. Il va même, on s'en souvient, jusqu'à échafauder des projets de mariage pour ce couple si bien assorti.

On voit bien là qu'il s'agit d'une conception de l'objet qui est la sienne propre et qu'il étend à Dora. L'objet que lui-même trouve bon, il est surpris que Dora n'en veuille pas, cette surprise s'appuyant essentiellement sur cette évidence qui est alors la sienne, que ce que veut une femme, c'est un homme. D'où son contentement, lorsqu'il apprendra que Dora a fini par se marier, voyant là un signe de succès *a posteriori* de son analyse, succès pourtant peu évident.

De là découle aussi l'introduction dans le texte de la notion d'*homosexualité* pour expliquer le rapport de Dora à Madame K. C'est l'homosexualité prise au sens des *Trois Essais*, rien de plus, c'est-à-dire de la perversion incluse dans toute névrose, et qui indique une immaturité, un infantilisme de la position névrotique, qui n'aurait pas encore accédé à la position adulte hétérosexuelle. On sait que, quoique il évoque déjà nettement cette homosexualité en 1905 dans la rédaction du cas de Dora, elle ne vient en rien modifier le tableau qu'il trace, à savoir que ce qui est au fond de tout cela, c'est l'attachement œdipien au père.

Il y a bien sûr la petite note de 1923, dans laquelle il revient sur ce point, pour dire que c'est faute d'avoir mesuré l'importance de cette homosexualité que l'analyse avait pris fin prématurément, donc en fait qu'il avait manqué là un point essentiel. C'est qu'à cette date il commence à aborder la question de la différence entre les sexes, et qu'entre-temps, il a publié une autre observation, beaucoup plus succincte, celle de la jeune homosexuelle, dont il affirme pourtant, étrangement, qu'elle n'est pas hystérique. C'est bien toute la question, car les deux textes offrent des parallélismes frappants, celui-ci surtout, qu'ils montrent au premier plan la forme que peut prendre le rapport d'une femme à la femme, rapport qu'on peut appeler homosexuel si l'on y tient, mais qui me paraît largement déborder cette dénomination.

Car cela nous mène au plus important des aveuglements de Freud dans ce texte, *l'effacement de la mère*.

On peut en effet remarquer d'abord combien facilement il prend pour argent comptant l'affirmation que la mère de Dora ne joue aucun rôle dans la maison, et pour personne. Elle est reléguée aux travaux du ménage, inintelligente et sans le moindre intérêt. Lui-même ne l'a jamais vue, n'ayant eu affaire qu'aux autres protagonistes de l'histoire, mais il les croit sur parole et l'élimine tranquillement de la scène.

D'où son empressement à accepter les deux énoncés négatifs, si curieusement identiques dans la bouche des deux hommes: « Ma femme n'est rien pour moi », qu'il étend à Dora sous la forme: « Ma mère n'est rien pour moi ». Il est évident qu'il comprend tout cela, du point de vue de sa logique d'homme, et d'homme marié, pour qui il est bien compréhensible que l'on puisse se lasser de sa femme, surtout si elle est insignifiante, et être attiré par la femme du voisin. C'est même le cas le plus classique, parce qu'il découle précisément de la

forme propre au désir masculin, pour lequel l'objet désirable est d'abord celui qu'on n'a pas, ou encore pour qui un objet chasse l'autre.

De plus, il est tout de même frappant que, dans les deux rêves de Dora, qu'il analyse minutieusement et dans lesquels apparaît chaque fois le personnage de la mère, et dans le contenu du rêve et dans les associations, et chaque fois comme un élément-clé, il écarte cette figure, pour porter son attention sur d'autres points et d'autres personnages. C'est qu'il y a pour lui la présupposition constante que ce qui est en jeu essentiellement, c'est le rapport à Madame K., celle-ci n'étant en fait importante pour Dora que parce qu'elle est l'objet du désir paternel.

Or que répond Dora à tout cela ? Eh bien, elle rompt la relation analytique. Freud, pour expliquer cette rupture, va d'abord émettre une thèse qui va dans le sens de son interprétation d'ensemble : c'est une vengeance à son égard, qui répète transférentiellement sa vengeance à l'égard des hommes, et donc du père. A cela en 23, il ajoutera donc que c'est pour avoir méconnu l'importance du lien homosexuel chez Dora, réponse qui se rapproche déjà plus d'une vérité, mais qui ne la cerne pas complètement.

En effet, sur un premier plan, Dora, par cet acte, répond à Freud que cet objet, l'homme, qu'il lui désigne depuis le début comme l'objet désirable, eh bien ça ne l'intéresse pas. C'est un peu la même réponse qu'elle a donnée à Monsieur K., lorsque, en réponse à « Ma femme n'est rien pour moi », elle l'a giflé et s'est enfuie.

D'une part, c'est qu'elle a sans doute perçu la dimension du mensonge dans cette déclaration, car il est évident qu'une épouse, ça n'est jamais rien pour un homme. Mais surtout, plus essentiellement, elle lui signifie par là que *ce rien*, c'est *tout* pour elle. C'est vers ce rien-là en effet que tout son être est tendu, dans une interrogation passionnée et fascinée, celle que Freud note lui-même, lorsqu'il évoque l'intérêt de Dora pour le corps de Madame K. ou lorsqu'il la décrit en contemplation devant le tableau de la Madone Sixtine. Comme la jeune homosexuelle, qui ne se détournera des mères que pour adorer une cocotte d'âge mûr, l'autre pôle des figures de la féminité, c'est la maternité qui mobilise et focalise toute son attention.

Or le malentendu entre Freud et elle est complet sur ce point. Freud situe toute son analyse sur le plan du désir, tel qu'il le connaît, c'est-à-dire sur le plan de la relation objectale, qu'il décrira d'ailleurs plus tard comme étant la relation propre à l'homme, alors que d'évidence, le rapport de Dora à ces femmes ne fait pas intervenir le désir, mais l'amour, dans son sens le plus détaché de la sexualité. Il s'agit en effet d'une sorte d'adoration, de contemplation, qui convient précisément à la figure de la Madone, c'est-à-dire à une mère divine. La jeune homosexuelle aussi vouera ce type d'adoration à son idole, la demi-mondaine, et c'est ce qui fera évoquer à Lacan les formes de l'amour courtois.

Or cet amour, qui s'adresse donc à une Autre femme, c'est cela qui précisément constitue l'hystérie de Dora, car il la conduit à refuser le désir de l'homme, aux deux sens du terme, et donc la série des dons, des objets, qu'elle peut en attendre, phallus, enfants, etc..., pour les vouer, les offrir en sacrifice à cette Autre qui la fascine et devant laquelle elle s'efface. Que cette Autre en jouisse, c'est à cela qu'elle s'efforce en sacrifiant sa propre jouissance de l'objet phallique. C'est parce que Madame K. est pour elle une figure de l'Autre en tant que femme, qu'elle refusera de prendre sa place, comme Monsieur K. le lui propose en fait. C'est une place que cette forme d'amour, qu'on pourrait dire mystique, lui interdit de prendre. Un amour qui est certes du même ordre que l'amour courtois, mais dont je ne dirais pas qu'il met la jeune fille dans une position masculine, mais au contraire qu'il situe le chevalier qui s'y plie dans une posture hystérique par rapport à la Dame.

Or cet amour pour l'Autre femme, dans lequel le Freud des années 30 n'aurait pas refusé de reconnaître la mère de la période pré-œdipienne, celle dont il découvrira tardivement l'importance fondamentale pour la vie libidinale des femmes, cet amour, c'est aussi ce qui se double de la haine la plus folle et la plus mortifère. C'est quelque chose qui apparaît en filigrane dans le second rêve de Dora, et qui échappe totalement à Freud. C'est un rêve d'angoisse, dans lequel la figure de la mère est étroitement liée à la mort, ce dont le dernier énoncé par exemple fait état dans son ambiguïté : « Maman et les autres sont déjà au cimetière ». Or c'est sur ce rêve que Dora brise l'analyse, et s'enfuit. Je ne suis pas loin de supposer que c'est l'impossibilité pour elle d'affronter ce qui vient de surgir là, à savoir cette relation de mort, qui la fait fuir à ce moment, d'autant plus que Freud n'en a rien entendu, et qu'il lui est donc impossible de la reprendre par la parole.

Il est aussi frappant de voir combien ce thème, pourtant essentiel pour avancer dans la clinique de l'hystérie, a été peu abordé, à savoir cette bascule de l'amour à la haine la plus auto-destructrice, la plus mortifère, dont les cas extrêmes donnent pourtant des exemples frappants. C'est sans doute en référence à cela que dans des textes plus tardifs, Freud supposera que la paranoïa féminine a partie liée avec cette obscure période précœdipienne, ce qui éclaire d'un jour intéressant d'une part ces cas d'hystérie où parfois le diagnostic différentiel avec la psychose vacille, et d'autre part, ces moments quasi inévitables dans une analyse d'hystérique, du moins selon mon expérience, où le transfert fait apparaître des éléments proprement persécutifs, moments d'ailleurs où le risque est grand d'une rupture angoissée de l'analyse.

C'est en cela essentiellement que l'hystérie et le féminin me semblent noués, dans ce rapport à l'Autre en tant que femme, ce rapport que Freud, vingt-cinq ans environ après Dora allait appeler « précœdipien à la mère », mais auquel en 1915 déjà, dans son texte sur le narcissisme, il faisait intuitivement référence. En effet, cette théorie du narcissisme féminin signifie qu'une femme n'aime pas comme un homme, c'est-à-dire qu'elle n'aime pas un homme comme un homme aime une femme, c'est-à-dire encore qu'elle ne le désire pas comme un objet. Elle ne peut sans doute qu'aimer la femme qui se profile derrière tous ses attachements masculins, le père y compris, amour par rapport auquel ces attachements sont de peu de poids. Cependant certes l'hystérie ne se superpose pas exactement à la féminité, car une femme, c'est un dosage à proportions variables entre un rapport à l'objet de type particulier, puisqu'il prend pour forme privilégiée le désir de recevoir des objets comme des dons compensatoires, qui feront fonction de phallus, l'enfant essentiellement, - et un rapport à l'Autre, qui aura une importance plus ou moins dominante. On peut dire que plus cette prédominance est forte, plus le rapport à l'objet s'efface, et donc plus l'hystérie gagne du terrain. Des points extrêmes en étant par exemple la position mystique ou l'anorexie. Je soutiendrais donc volontiers que l'hystérie, comme finalement on l'a toujours su, est une maladie de la féminité, une maladie par prolifération, une sorte de cancer de sa relation à l'Autre.

Alors parler de la sexualité de l'hystérique, c'est forcément entrer dans le registre du rien, de l'absence, de l'insatisfaction, de la défaillance, ou, en termes techniques, de la frigidité ou de l'impuissance, le sens de ces dysfonctionnements étant évidemment à chercher dans le court-circuit du désir par l'amour.

On voit bien que c'est une position qu'un homme peut aussi adopter à des degrés divers, le plus classique étant de séparer les femmes qu'il désire sans les aimer de celles qu'il

aime sans les désirer, et, chez le plus obsessionnel d'entre eux, on trouvera toujours, au-delà de sa relation à l'objet, la place de l'amour, même si la plupart du temps, elle se situe dans des registres totalement éloignés de la relation amoureuse, comme ceux du religieux, du social ou du politique.

La position hystérique chez un homme sera peut-être donc la plus visible à sa capacité d'énamoration pour une femme, c'est-à-dire à sa capacité à la mettre à cette place d'Autre. On pourra même avancer que tout homme, pendant les moments ou les instants de sa vie où il est amoureux, au sens de l'énamoration, traverse une phase hystérique.

On comprendra aussi comment cette position est nuisible au désir, et que c'est chez l'homme hystérique que l'on voit se multiplier les problèmes sexuels, qui tiennent tous à l'impossibilité, ou au moins à la difficulté, de superposer à cette Autre l'objet qui cause le désir.

De plus, cette relation d'amour pour l'Autre, ce sera aussi une demande d'amour. Pour l'hystérique, homme ou femme, la formule qui me semble la plus convenable est celle, freudienne, du narcissisme féminin : à savoir que l'hystérique veut *être aimé*, ce qui implique deux choses, d'une part qu'il ou elle s'offrira à l'Autre sous toutes les formes que peut prendre l'objet, aussi bien l'objet brillant propre à susciter le désir, que l'objet déchu, l'ordure que l'on jette, - ce qui explique que l'hystérique mérite tout à fait sa réputation bien établie de séductrice et qu'en même temps, elle puisse se trouver toujours dans la situation d'être abandonnée. Et d'autre part, j'insiste sur le terme *être aimé*, car c'est par malentendu que l'on formule les choses en terme de désir. Ce que veut Dora, ou ce que veut la femme du boucher, ce n'est pas le désir de l'Autre, mais l'amour de l'Autre. Et c'est bien là que se trouve l'impasse. Parce que ce qu'elle réussit à susciter chez son partenaire, c'est du désir, qui, une fois le premier éblouissement passé, ne vaudra pas longtemps à ses yeux pour de l'amour, et que, si elle obtient de l'amour, - il arrive en effet que des hystériques se rencontrent -, la difficulté de la relation sexuelle lui fera se poser la question des preuves de cet amour. De toutes façons, quoi qu'elle obtienne, cela ne viendra pas de l'Autre, et ce ne sera donc pas l'amour parfait.

J'ai trouvé, en revoyant tout récemment *Le Mépris* de Godard, une illustration frappante de ce que j'avance là. Ce sont les premières images du film, où l'on voit une femme étendue sur un lit, à côté d'un homme que l'on devine seulement. On les entend parler. La femme demande : « Est-ce que tu aimes mes cheveux? », « Est-ce que tu aimes mes épaules ? », et ainsi de suite. Elle énumère sous cette forme interrogative toutes les parties de son corps, qu'en même temps la caméra détaille, les unes après les autres, pour le regard du spectateur. A chaque fois, l'homme répond « Oui, j'aime tes cheveux, tes épaules, etc... » Et, pour finir, elle conclut, sur le ton de l'évidence « Alors, tu m'aimes tout entière.

Et là, quoique, sur le même ton qu'autres questions, l'homme réponde encore « Oui », on a compris immédiatement le malentendu fondamental, l'impasse dans laquelle ils sont engagés, et que la suite du film ne fera que développer jusqu'à son issue tragique. Car entre *aimer* telle ou telle partie de son corps, et même en aimer toutes les parties, et *l'aimer*, elle, il y a une différence sémantique de poids, celle qui sépare le désir de l'amour, et il ne sert à rien de faire la somme de tous les objets du désir, cela ne produit pas pour autant de l'amour. On comprend du même coup que, si elle s'offre comme objet, un objet que les hommes vont se disputer et s'échanger, c'est dans l'espoir illusoire d'être aimée, comme elle dit, « tout entière ». Plutôt que du mépris, c'est donc de l'éternelle méprise qu'il s'agit ici, celle qui condamne l'hystérique à être toujours une « mal prise »

On voit bien sur ce point qu'il reste encore à comprendre comment un homme peut

devenir hystérique, parce que si, comme j'essaie de le montrer, l'hystérie est une prolifération pathologique de la position féminine, il y a quelque chose de plus surprenant dans l'adoption de cette position par un homme. En effet, ce dont il fait le sacrifice dans ce cas, c'est de quelque chose de très fondamental, son rapport au phallus, dont le fantasme a pour fonction d'assurer répétitivement l'intégrité. C'est en fait son rapport à la castration qui est en jeu et d'une manière qui n'est pas la voie masculine habituelle.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud distingue en effet les causes de l'angoisse chez l'homme et chez la femme. Chez l'homme, dit-il, c'est toujours l'angoisse de castration, c'est-à-dire angoisse de la perte de l'objet, alors que, chez la femme, c'est l'angoisse de perdre l'amour, ce qui ne fait que confirmer ce que j'avais tout à l'heure des rapports de l'hystérie et du féminin.

Mais ce que l'on peut se demander, c'est ce que l'homme hystérique a fait de son angoisse de castration, et pourquoi il n'y répond pas de la manière la plus adéquate et la plus commune, c'est-à-dire en s'assurant d'un objet qui fera bouche-trou. On peut dire que sa démarche consiste à se jeter dans la gueule du loup, ce que l'on ne fait jamais sans raison. Sur ce point également, les travaux cliniques manquent, et il me semble que c'est un thème qui mériterait qu'on s'y intéresse davantage.

Alors, que ce soit l'hystérie qui ait suscité la psychanalyse, ça n'a rien de surprenant. Car elle s'est offerte comme objet d'amour au désir d'un Freud, qui fondait à l'évidence sa recherche sur sa propre relation à l'objet, relation visiblement soutenue par le fantasme de la science. On comprend aussi que le malentendu n'ait pu qu'être immédiat, et l'objet devenir déroutant et insaisissable, du fait que de sa position autre, il remettait précisément ce désir en question. On ne peut qu'être frappé, lorsque l'on voit en perspective combien il a été difficile à Freud, et à Lacan exactement de la même manière, d'aborder la question du féminin, et donc de l'hystérie, d'une autre place que de la position masculine. Ils ont dû tous deux faire exactement le même chemin, qui a été de partir de la femme comme objet, soit naturel, soit « légal », au sens des lois de l'échange, pour l'homme, pour pouvoir, après un très long temps, se poser la question en termes radicalement différents, ne serait-ce que sous la forme « Que veut la femme ? », qui implique au moins qu'on n'est pas sûr qu'elle veuille la même chose que l'homme. Et le fait que l'avancée du premier n'ait en rien évité au second d'avoir à passer par les mêmes erreurs et les mêmes questions, peut susciter des réflexions sur les limites de la transmission de la psychanalyse.

Mais cette forme de rencontre entre l'hystérie et la psychanalyse n'était qu'une des formes possibles de ce que l'hystérique montre de la manière la plus ostentatoire, l'impossible du rapport sexuel. Car quel que soit le cas de figure, c'est toujours à cela que l'on revient dans les relations de l'hystérique à son partenaire. Il m'est arrivé de lire des éloges de l'hystérie, dans le sens où elle préserverait le désir en refusant sa satisfaction. C'est une conception qui se défend, si l'on reste du côté du partenaire obsessionnel de l'hystérique. Mais cet éloge néglige de préciser que tout cela se fait malgré l'hystérique, et à son détriment. Et que si la *Sehnsucht* de l'hystérique, sa constante aspiration à autre chose, à ailleurs, est une question irritante et incompréhensible pour l'obsessionnel, qui lui est tout entier captivé par son objet et s'en satisfait répétitivement, - ce que l'on peut d'ailleurs considérer comme la parade la plus efficace contre l'angoisse et qui n'est pas sans rapport avec ce que l'on nomme la perversion, - cette nostalgie est une souffrance pour l'hystérique elle-même, qui se trouve précisément dans l'impossibilité de se contenter de l'objet.

Tout cela pose aussi la question des idéaux en la matière, dont il est troublant que la

psychanalyse puisse les véhiculer. Il y a en particulier le fameux « Ne cède pas sur ton désir », qui m'a toujours laissée perplexe. Comment pour un sujet peut-il en effet être question de céder ou pas sur son désir, puisque c'est son désir qui le tient et le fait sujet ? Sous sa forme absurdemment surmoïque, cet énoncé ressemble fort à une idéalisation de la position obsessionnelle, du genre : « Si tu tiens ton objet, surtout ne le lâche pas. »

Et par ailleurs, il y a ce que je nommerai les idéaux hystériques de l'analyse, ceux de l'amour, de la jouissance Autre, de la mystique analytique, qui ont, comme on le sait, pris leur essor après le séminaire *Encore*, et pour lesquels la position féminine serait le *nec plus ultra* de la position analytique, en ce qu'elle permettrait d'accéder à un au-delà du phallus et de sa contraignante polarisation du désir.

Ce qui est évident, c'est que ces idéaux ne font jamais que traduire des positions déjà investies, et dont un sujet n'est absolument pas maître de choisir l'une ou l'autre. On peut se demander alors ce à quoi l'analyse peut prétendre. Je dirai, sans doute pas à créer de nouveaux idéaux, sans doute pas non plus à rendre possible un harmonieux rapprochement entre les sexes. Si, du temps de Dora, Freud pouvait se réjouir de ce qu'une analyse pût déboucher sur un mariage et voir là le signe de sa réussite, je ne sais pas qui aujourd'hui se risquerait à en faire autant.

Finalement, le « Nous sommes tous des hystériques » que j'évoquais tout à l'heure me paraît une position sympathique et finalement assez juste, en ce qu'elle rend compte de ce que chacun, à des degrés très divers, et avec une souffrance plus ou moins maîtrisable, a à affronter le savoir de sa propre incomplétude, dont le « ya pas de rapport sexuel » de Lacan est une expression possible. Cela me paraît du moins un point de départ acceptable pour aborder la question du sexe chez l'hystérique.